

Diphthongs' Demarcating Function from Latin to Italian

La fonction démarcative des diphtongues du latin à l'italien

Funcția demarcativă a diftongilor de la latină la italiană

Sophie SAFFI

CAER EA 854, AMU – Aix-Marseille Université

Email : sophie.saffi@univ-amu.fr

Virginie CULOMA-SAUVA

CAER EA 854, AMU – Aix-Marseille Université

Email : virginie.sauva@laposte.net

Abstract

This article aims to show that from a diachronic or synchronic point of view, in Romance languages, especially Italian, diphthongs, complementary phenomenon of the intensity stress and geminates, are involved in the construction of the word with a demarcating function. They separate the components of the word when it is necessary for the proper conduct of the construction of meaning.

Résumé

Cet article se propose de montrer que, d'un point de vue diachronique comme synchronique, au sein des langues romanes, et en particulier en italien, les diphtongues, phénomène complémentaire de l'accent d'intensité et des géménées, intervient dans la construction du mot avec une fonction démarcative. Elles séparent les constituants du mot quand cela s'avère nécessaire au bon déroulement de la construction du sens.

Rezumat

Acest articol își propune să arate că, atât din punct de vedere diacronic, cât și sincron, în familia limbilor romanice și, în particular: în italiană, diftongii, fenomen complementar ale accentului de intensitate, și geminatele, intervin în construcția cuvântului cu o funcție demarcativă. Intervenția lor conduce la separarea constituenților cuvântului când demersul se dovedește necesar pentru o bună desfășurare a proceselor proprii construcției sensului.

Key-words: *diphthongs, Latin, Italian, French, word construction, language psychomechanic.*

Mots-clés: *diphtongues, latin, italien, français, construction du mot, psychomécanique du langage.*

Cuvinte cheie: *diftongi, latină, italiană, franceză, construcția cuvântului, psihosistematică lingvistică.*

Introduction

Dans un précédent article [1], nous avons montré que d'un point de vue diachronique comme synchronique, les géménées sont un phénomène intervenant dans la construction du mot, en corrélation avec l'accent d'intensité, et ayant lui aussi une fonction démarcative. La présence de

gémminées en latin, leur développement en italien et leur régression en français, sont le résultat de la dépendance de leur utilité fonctionnelle à la nature constitutive du mot. Après avoir montré que la fluctuation des gémminées dans les langues romanes est liée à l'évolution de la construction du mot, nous nous proposons à présent d'étudier l'autre phénomène phonologique employé dans les langues romanes pour souligner la séparation des divers constituants de leur mot, la diphtongaison.

Le phénomène de la diphtongaison qui, à partir d'un phonème unique en latin, aboutit à la prononciation de deux sons articulés d'une seule émission de voix, intéresse toutes les langues romanes, bien que de façon inégale. Il existe plusieurs explications de la diphtongaison spontanée [2], cependant, nous allons voir qu'elles s'accordent généralement pour admettre que ce phénomène dépend à son origine de l'accent. Nous étudierons, dans un premier temps, les diphtongues croissantes, car en italien, les diphtongues décroissantes ne sont pas des diphtongues spontanées. Dans un second temps, nous observerons les diphtongues décroissantes. Nous montrerons que dans les langues romanes, la fluctuation des diphtongues, comme celle des gémminées, est liée à l'évolution de la construction du mot.

1. Critique d'explications proposées

En latin parlé, les voyelles brèves se prononçaient plus ouvertes que les voyelles longues. Si bien que cette différence d'aperture finit par l'emporter, en bas latin, sur la différence de quantité. Ce relâchement de la tension articuloire [3] touche surtout les voyelles brèves, ce qui va provoquer chez elles un changement de timbre notoire, sauf pour la voyelle centrale [a], tandis que les voyelles longues se maintiennent en règle générale. Ainsi, le triangle vocalique atone de l'italien est un héritage du triangle vocalique bref latin. S. Saffi a montré dans une précédente publication [4] que :

1. le triangle vocalique accentué de l'italien correspond à la fusion des triangles vocaliques bref et long du latin, une voyelle brève donnant la voyelle longue d'aperture supérieure ;
2. le triangle vocalique bref latin se réduit et s'inclut dans le triangle vocalique long ;
3. le triangle vocalique issu des anciennes voyelles longues matérialise la prise de conscience des bornes du nouvel espace vocalique, au sein duquel le remplissage des positions intermédiaires s'opère, ainsi des écarts plus fins sont délimités par les voyelles issues des anciennes brèves.

P. Fouché considère la diphtongaison comme un relâchement de la partie finale de la voyelle dû à l'allongement sous l'accent des voyelles brèves [5]. Ces brèves, primitivement fermées, s'étaient ouvertes vers le II^{ème} siècle. Suite au bouleversement quantitatif de son système vocalique, le latin de la fin du III^{ème} siècle avait sous l'accent : [a], [i], [u], et en syllabe ouverte [e], [o], [ɛ], [ɔ] longs, et en syllabe fermée [e], [o], [ɛ], [ɔ] brefs. Selon P. Fouché, les voyelles ouvertes n'ont pas résisté à l'allongement et ont diphtongué car :

Avec l'accroissement de la durée, la langue n'a pu conserver sa position du début, elle s'est légèrement affaissée, et ces voyelles ont tendu à s'ouvrir dans leur partie finale [6].

Suivant les lois de la phonétique, la voyelle la plus fermée a accentué sa fermeture, la voyelle la plus ouverte son ouverture, et l'accent s'est déplacé sur la voyelle la plus ouverte :

$$\begin{array}{c} \checkmark \quad \text{I} \quad \text{I} \quad \text{I} \\ \checkmark > \check{\text{E}} > \text{E} > \text{e}\check{\text{E}} > \text{i}\check{\text{E}} \\ \\ \check{\text{o}} > \check{\text{O}} > \text{O} > \text{o}\check{\text{O}} > \text{u}\check{\text{O}} > \text{ua} > \text{ue} \\ & \text{Italien} & \text{Rhéto-roman} & \text{Espagnol} \end{array}$$

On remarque l'application plus ou moins poussée selon les langues, de la première loi énoncée ci-dessus. Cette théorie n'explique pas pourquoi la diphtongaison touche de façon inégale les différentes langues romanes. Pourquoi la diphtongaison a-t-elle lieu en espagnol et en roumain quelle que soit la structure de la syllabe, alors qu'en italien elle se produit uniquement en syllabe libre ?

G. Straka propose une réponse, mais avant de l'aborder nous faisons une parenthèse pour rappeler que G. Straka relie lui aussi la diphtongue et l'accent :

Les causes de la diphtongaison spontanée résident en effet dans la durée longue de la voyelle accentuée, seules les voyelles qui ont atteint une certaine durée ont tendance à se segmenter (diphtonguer) [7].

Et pour aborder rapidement le désaccord théorique entre P. Fouché et G. Straka. Ce dernier critique [8] l'explication mécanique de P. Fouché qui postule qu'une voyelle a toujours une tension décroissante, ce que G. Straka contredit en s'appuyant sur les figures proposées par M. Grammont [9]. G. Straka renverse complètement l'explication en refusant le « relâchement de la tension » de P. Fouché et en postulant la force articulatoire comme moteur de la transformation :

[...] Les résultats *ie*, *uo* semblent provenir plutôt de l'apparition d'un son de passage entre une consonne intense et un *è* [*ɛ* ouvert] et *ò* [*ɔ* ouvert] intenses, à une époque où l'énergie articulatoire était grande [10].

Revenons à la répartition de la diphtongaison entre syllabe libre et fermée. G. Straka croit résoudre ce problème en postulant des coupes syllabiques spécifiques pour l'espagnol et le roumain, coupes qui permettraient à ces langues d'avoir des diphtongues uniquement en syllabe libre :

[...] Dès avant l'allongement des voyelles accentuées en syllabe libre, le domaine hispanique et la Dacie se distinguaient des autres régions par la place de la coupe syllabique; dans ces domaines, la coupe syllabique s'est déplacée devant les groupes consonantiques et devant les consonnes géminées (*tes-ta* > *te-sta*, *ter-ra* > *te-rra*, *sep-te* > *se-pte*, *por-tu* > *po-rtu*, *pon-te* > *po-nte*, etc.), de sorte qu'en espagnol *è* et *ò* et en roumain *è* ont pu, par la suite, s'allonger et se diphtonguer dans les syllabes accentuées qui, à l'origine, étaient entravées [11].

Mais, comme le remarque A. Rocchetti, certaines des coupes syllabiques proposées par G. Straka, bien que possibles en latin, ne sont pas envisageables dans le cadre des langues romanes :

Dans *po-nte*, *te-sta* ou dans *po-rtu* les constrictives *n*, *s* et *r*, précédées d'une voyelle, sont suivies d'une occlusive *t* plus fermée qu'elles. Placées entre une ouverture plus grande que la leur et une fermeture totale, elles ne peuvent avoir qu'une seule orientation : fermante [12].

Les explications théoriques que nous avons examinées jusqu'à présent, présentent la diphtongaison comme un mécanisme phonétique sans âme, sans raison d'être particulière dans la langue. Pourquoi parmi toutes les transformations possibles, tel phénomène se développe-t-il et se généralise-t-il plutôt que tel autre? Cette question de la valeur des diphtongues dans les systèmes des langues où elles se sont développées est éludée, le rôle rempli par ce signe n'étant pas défini, car la diphtongaison est toujours présentée comme une conséquence des évolutions phonétiques du discours et jamais comme un phénomène répondant à une nécessité psychique de communication, ayant une fonction dans le système de langue. Cette manière d'aborder l'étude du phénomène est inhérente à la grammaire historique :

Ce n'est certainement pas faire preuve d'une injuste sévérité envers la grammaire historique que de lui reprocher un intérêt trop exclusif pour ce qui a trait à la survenance des apports et un

manque excessif d'intérêt pour ce qui a trait aux rapports institués entre les apports historiquement survenus, et retenus à des fins de systématisation [13].

Un petit pas est fait vers une vision organisée de la langue avec M. Rossi et P. Antonetti qui proposent une explication phonologique de la diphtongaison. Nous rappelons que le bouleversement quantitatif du latin vulgaire a réglé la quantité sur la structure de la syllabe : [e] long > [e] long en syllabe libre et [e] bref en syllabe fermée ; [e] bref > [ɛ] long en syllabe libre et [ɛ] bref en syllabe fermée.

Ainsi, en syllabe libre, le e fermé reste long et reste relativement et momentanément stable, alors que le e mi-ouvert devient long et instable, car en s'allongeant, la voyelle se tend et risque de se fermer. Les deux voyelles risquent donc d'être confondues [14] :

vēnit > vēne et vēnae > vēne

C'est pourquoi l'aperture s'impose progressivement, pour éviter cette confusion possible, bien que la première partie de la voyelle reste relativement fermée [15] :

vēnit > vēne > veñe > viñe

La diphtongaison serait donc le moyen d'éviter la confusion entre [ɛ] long et [e] long en syllabe libre. Dans ce cas, pourquoi le même moyen n'a-t-il pas été employé en syllabe fermée pour éviter la confusion entre [ɛ] bref et [e] bref ? Ce dernier en s'abrégant risquait de s'ouvrir et de se confondre avec [ɛ] bref. Cette objection est faite par A. Rocchetti qui, après avoir cité les exemples lat. *lectus, a um* (participe passé de *lego, is, ere* « recueillir, lire ») > it. *letto*, et lat. *lectus, i* « lit » > it. *letto*, demande :

Pourquoi dans ce cas accorder un crédit tout particulier au maintien de l'opposition en syllabe libre alors qu'on laisse la confusion se faire en syllabe entravée ? [16].

Cette question en suppose une autre : que représente cette opposition ? C'est en définissant la valeur de ce signe dans la langue et donc la fonction qu'il remplit, qu'il sera possible de savoir pourquoi la diphtongaison s'est généralisée dans les langues romanes et pourquoi une langue comme le français actuel l'a abandonnée. En effet, la fonction ainsi définie doit avoir été primordiale pour les langues romanes lors de l'expansion des diphtongues, et ce même en français, puis dans cette langue, être aujourd'hui devenue superflue.

Si la langue est comprise comme un système organisé où chaque signe joue un rôle, la description de ce système ne peut se satisfaire d'une explication où les transformations ne sont que les conséquences passives d'autres événements eux-mêmes conséquences de... etc. Dans une conception fonctionnelle des phénomènes de langue, un changement dans l'organisation des signes suppose un changement sous-jacent équivalent dans la hiérarchie des fonctions attribuées à ces signes. Ainsi, une explication qui attribue à un bouleversement visible des signes le but de conserver les anciennes oppositions entre les anciens signes qui ne sont plus, est symptomatique d'une conception trop conservatrice pour être productive, car elle refuse l'évolution du système qu'elle tente d'expliquer.

2. Le rôle de la diphtongaison

La théorie proposée par A. Rocchetti suppose plus qu'un lien de mécanique phonétique entre l'accent et les diphtongues. Le linguiste rassemble l'accent, les diphtongues et les géménées pour des raisons fonctionnelles que nous avons déjà développées dans un précédent article quand nous avons abordé les différents problèmes de la construction du mot, de l'accent et des géménées [1]. Ces deux derniers phénomènes jouent un rôle dans la compréhension du message sémantique. La diphtongue

peut-elle leur être associée? Pour répondre à cette question, nous tenons, tout d'abord, à souligner le rapport entre les diphtongues et les géminées mis en évidence par A. Rocchetti [17]. Il a noté que l'espagnol et le roumain qui possèdent des diphtongues en syllabes libres et fermées, n'ont pas conservées les géminées qui existaient en latin, alors que l'italien combine les deux phénomènes.

Les remarques de P. Fouché sur l'évolution du français confirment l'exclusion mutuelle entre géminées et diphtongues :

Dans le latin parlé de la Gaule, la géminée ll s'est simplifiée en l après une voyelle longue. Par suite stēlla est devenu *stēla. Ainsi au moment de la diphtongaison, on avait dans ce mot un ē qui a pu passer à ei ; d'où v.fr. *estelie*, auj. *étoile* [...] Comme dans le cas de stēlla la géminée ll s'est simplifiée en l dans ōlla, qui est devenu *ōla. Ainsi, au moment de la diphtongaison, on a eu dans ce mot un ō qui a pu passer à ou d'où *oula, représenté par eule en v.fr. [18]

Que les phénomènes de la gémination et de la diphtongaison soient présents ensemble ou séparément dans le système d'une langue romane, un fait s'observe toujours : ils s'excluent mutuellement.

	Diphtongue en syllabe libre	Diphtongue en syllabe fermée	Géminée
Italien*	+	-	+
Ancien français**	+	-	+
Espagnol***	+	+	-
Roumain	+	+	-

Ce tableau appelle trois remarques :

* Dans les rares diphtongaisons qui ont lieu en syllabe fermée en italien (*postierla* « poterne », *tuorlo* « jaune d'oeuf ») et en toscan (*sierla* « loquet »), on note la présence du groupe consonantique -rl- formé par deux liquides dont aucune n'offre une fermeture complète. Tout se passe comme si la syllabe n'était pas fermée car elle ne l'est pas réellement

**Nous rappelons que le français contemporain possède un mot de constitution très homogène, c'est pourquoi il n'a besoin ni de diphtongue, ni de géminée.

***Dans le système phonologique espagnol, le [rr] est un phonème à part entière et non une géminée [19].

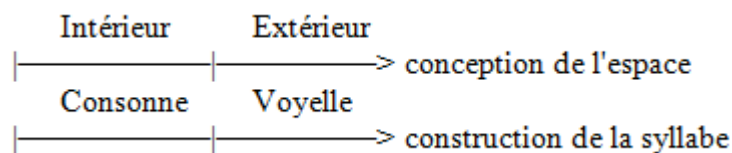
Les deux phénomènes auraient-ils la même fonction? C'est effectivement la théorie soutenue par A. Rocchetti : la diphtongue « joue le rôle attribué ailleurs à la séquence consonne fermante + consonne ouvrante » [20]. Dès lors, une question se pose : qu'est-ce qui motive la prédilection pour l'un ou l'autre des deux outils ayant la même fonction (séparer les divers constituants du mot) ?

Nous avons vu dans un précédent article [1], que les géminées sont un accroissement de la netteté de la coupe syllabique. Or, les langues qui n'utilisent pas les géminées, comme l'espagnol et le roumain, possèdent de nombreux mots qui se finissent par une consonne. Ainsi, le pluriel est signifié, en espagnol, par l'adjonction d'un -s final; en roumain, la forme du génitif-datif du pluriel avec l'article final se termine par un -r, de même que celle du vocatif du pluriel [21]. Ces langues n'accordent pas une grande importance à la stabilité de la structure syllabique, la frontière de syllabe n'est pas très régulière, ces langues n'ont donc pas recours à celle-ci pour séparer les divers constituants de leurs mots. Au contraire, l'italien qui utilise l'accroissement de la netteté de la coupe syllabique, a besoin de préserver la régularité de celle-ci, et pour cela, il stabilise la structure de ses syllabes [22].

Mais une autre question reste à résoudre : pourquoi l'italien a-t-il recours à deux outils différents pour une seule et même fonction ? Quelles nuances révèle cette double solution ?

La double possibilité de moyen pour une même fonction révèle une double approche psychique du problème. Dans de précédentes publications [23], nous avons déjà mis en parallèle la

dynamique du mouvement de pensée qui permet la conception de l'espace, et la dynamique de construction de la syllabe.



La séparation des constituants d'un mot soulignée par une gémignée, traduit une pensée intériorisante. Ainsi, dans *femmina* « femme », le pseudo-diminutif mis en valeur dans le radical permet d'exprimer l'idée selon laquelle la femme serait un être mineur par nature [24]. Ici, la qualité est intrinsèque. En revanche, dans *uomini* « (des) hommes », le radical est séparé de la désinence morphologique par une diphtongue, car la diminution de puissance exprimée par le pseudo-diminutif contenu dans la désinence morphologique, est assimilée à l'état de pluriel mais le lien avec la nature de la notion est refusé. La diphtongue traduit une pensée extériorisante. Notre hypothèse est donc que les diphtongues, comme les gémignées, sont des outils qui permettent, dans le mot, la mise en valeur de différents constituants quand la bonne compréhension du message sémantique le nécessite.

Cependant, si nous avons montré – grâce à la théorie syllabique de F. de Saussure et à l'utilisation qu'en a fait A. Rocchetti – que les gémignées représentent matériellement une séparation, qu'en est-il pour les diphtongues ?

Pour F. de Saussure, la diphtongue n'est pas un phénomène particulier en soi :

<<
tya
>>
tra
<<

[...] Un groupe comme tya ne se distingue en rien d'un groupe comme tra, sinon par le degré d'aperture de la dernière explosive. Ceci revient à dire que les groupes appelés par les phonologistes diphtongues ascendantes ne sont pas des diphtongues mais des groupes explosivo-implosifs dont le premier élément est relativement ouvert, mais sans qu'il en résulte rien de particulier au point de vue acoustique (tya)[25].

Et pourtant, est-ce une pure coïncidence si l'italien qui utilise à la fois les gémignées et les diphtongues, évite les groupes consonantiques [26] ?

D'après la description de F. de Saussure, un caractère commun à la gémignée et à la diphtongue se dégage : chacun de ces phénomènes est représenté par un couple dont le premier élément a un comportement déstabilisateur par rapport à la structure d'une syllabe simple. Ainsi, dans une syllabe simple, la consonne est toujours ouvrante et la voyelle fermante, mais le premier élément de la gémignée est une consonne fermante, et le premier élément de la diphtongue est une voyelle ouvrante.

◇
×
◇
 Syllabe simple : ta ; gémignée : atta ; diphtongue : tya

L'ordre de succession des consonnes et des voyelles le plus régulier est CV, il est bouleversé par l'apparition d'une gémignée (CC), comme par celle d'une diphtongue (VV). La diphtongue, comme la gémignée, est un déstabilisateur de la structure syllabique, son apparition provoque une perturbation dans la chaîne parlée, ce qui en fait un outil prédestiné pour séparer les divers constituants du mot.

3. Liaison entre l'évolution de la construction du mot et la diphtongaison

Nous allons à présent étudier l'utilisation des diphtongues en italien et leur régression en français. Nous allons montrer que leur fluctuation, tout comme celle des gémignées, est liée à la

constitution plus ou moins homogène du mot, et dépend donc de l'évolution de la construction du mot.

3.1. Les diphtongues de l'italien

En italien, les diphtongues sont utilisées pour mettre en valeur la séparation entre le radical et une désinence morphologique (*uomo* « homme » / *uomini* « (des) hommes ») et la séparation entre le radical et une voyelle thématique ou un suffixe sémantique (*piovuto* « plu », *lievitare* « lever, augmenter »). Voici quelques exemples expliqués d'utilisation de la diphtongaison :

3.1.1. Les verbes à infinitif en -ere non accentué

Avec ces verbes, nous avons un nouvel exemple de la nuance d'emploi entre les géminées et les diphtongues. Dans les infinitifs en -ere non accentué, le déplacement de l'accent indique que la voyelle -e- intermédiaire entre le radical et la désinence -re de l'infinitif joue un rôle morphologique (c'est une voyelle de liaison) et non pas un rôle sémantique comme les voyelles thématiques accentuées a, e, i des infinitifs en -are, -ere, -ire [26]. Parmi les infinitifs en -ere, certains possèdent une géminée entre le radical et la terminaison (*affligere* « affliger », *annettere* « annexer », *cogliere* « cueillir » [λλ], *conoscere* « connaître » [jj], *nascere* « naître » [jj], *correre* « courir »), certains possèdent une diphtongue à l'endroit équivalent (*chiedere* « demander », *chiudere* « fermer », *cuocere* « cuisiner », *muovere* « bouger », *nuocere* « nuire », *piovvere* « pleuvoir », *scuotere* « secouer »), certains n'ont ni l'une, ni l'autre, à cette même place (*accludere* « inclure », *alludere* « faire allusion », *assumere* « embaucher », *comprimere* « comprimer »). Pour ces derniers verbes, le déplacement de l'accent qui inclue le -e- dans la désinence morphologique est suffisant. Mais quand un de ces infinitifs possède une géminée ou une diphtongue, cela signifie que ce -e-, bien que rejeté de la sémantique par la position de l'accent, est mis en valeur par la géminée ou la diphtongue qui soulignent la séparation entre ce -e- et le radical. Or, dans la conjugaison en -ere accentué, la syllabe morphologique -re qui marque l'infinitif, est précédée d'une voyelle thématique -e- qui signale que la sémantèse du verbe n'entre pas dans l'opposition "antériorité/non antériorité" qui divise les infinitifs en -ire/-are (*divenire* (attention portée au parcours évolutif) / *diventare* (attention portée au résultat de la transformation)). Les infinitifs en -ere non accentué n'acceptent pas ouvertement un rôle sémantique du -e- (d'où le déplacement de l'accent), cependant, les verbes contenant une géminée ont une sémantèse dont la nature du message pourrait se satisfaire de cette information. De même, les verbes contenant une diphtongue ne donne pas ouvertement un statut sémantique au -e- mais en soulignent la présence. La nuance est la suivante : la diphtongue traduit une pensée extériorisante, la sémantèse de ces verbes est neutre par rapport à l'opposition "antériorité/non antériorité" à cause de cet état de verbe et de la tension qu'il suppose [27], mais pas par nature. Ainsi, quand ces verbes perdent leur tension, au participe passé, quelques-uns perdent dans le même temps leur diphtongue (*cuocere* « cuisiner » / *cotto* « cuit », *muovere* « bouger » / *mosso* « bougé », *scuotere* « secouer » / *scosso* « secoué »). Il faut remarquer que la plupart de ces exemples ont une forme de participe passé qui ne marque plus la distribution thématique (-ato, ito, uto). Celle-ci est devenue inutile puisque ces verbes ont perdu la cause accidentelle (leur tension de verbe) qui les liait à cette information [28]. Dans ces participes, les géminées soulignent la séparation entre le radical et la désinence du participe passé.

Les infinitifs *nuocere* et *piovvere* deviennent au participe passé *nociuuto* et *piovuto*. L'information de neutralité par rapport à la division l'opposition "antériorité/non antériorité" qui se dessinait en filigrane à l'infinitif, est affirmée au participe passé puisqu'elle passe sous l'accent. Le participe *nociuuto* a perdu la diphtongue de son infinitif, la neutralité par rapport à l'opposition "antériorité/non antériorité" n'est plus un accident de parcours mais un fait sémantique faisant partie de la sémantèse de ce participe. Par contre, le participe *piovuto* conserve la diphtongue. Celle-ci souligne maintenant la séparation entre le radical et un suffixe sémantique, tout en indiquant que

l'information sémantique apportée par ce suffixe est momentanément liée au radical, mais qu'elle n'est pas une qualité intrinsèque de la sémantèse de ce participe.

Le radical protégé dans *piovere* et *piovuto*, l'est aussi dans *pioggia* « pluie », substantif qui comporte à la fois une diphtongue et une gémisée. En italien, l'information de personne est comprise dans le verbe qui ne nécessite pas, pour entrer dans le discours, de pronom. Dans le cas d'un verbe impersonnel comme *piovere*, il n'existe qu'une seule personne envisageable : la 3^{ème} personne du singulier, également appelée 'personne d'univers' parce qu'elle se distingue de la personne humaine et est la personne des notions portées par les substantifs. Le substantif *pioggia* a besoin, pour la bonne compréhension de son message, de souligner sa morphologie de substantif féminin singulier qui doit le distinguer des formes conjuguées du verbe. C'est pourquoi, une gémisée sépare le radical de la désinence, tout en indiquant que cette désinence est due à la nature du sémantème de ce substantif. Mais dans le même temps, le radical est protégé par une diphtongue car ce radical se retrouve, parfois dans une forme verbale, parfois dans un substantif, sans que la nature de son message en pâtisse. En accolant une diphtongue et une gémisée, l'italien réussit, le tour de force d'exprimer cette contradiction.

La forme des participes de *chiedere* > *chiesto* et *chiudere* > *chiuso*, ne fait pas non plus référence à la division "antériorité/non antériorité". La diphtongue que ces deux verbes conservent, a protégé leur radical quand la forme du participe avait encore une voyelle sémantique qui renvoyait à l'opposition "antériorité/non antériorité" (*quesito*, *chiusato*) [29].

3.1.2. (Io) *vieto* / *un divieto* / *un veto*

Voici un autre exemple d'utilisation de la diphtongue autour de l'information de la personne. À côté du substantif *divieto* « interdiction », l'italien a *veto* « véto », pouvoir d'interdiction détenu par une personne, et, par extension, interdiction donnée par une personne. L'information de personne que possède ce substantif ne peut pas varier comme dans un verbe. La diphtongue que possède la forme verbale (*io*) *vieto* « j'interdis » souligne le caractère variable de l'information de personne donnée par la désinence. Quand cette forme est substantivée [30], la diphtongue peut rester sans danger de mauvaise interprétation du message, elle facilite le rapprochement avec le verbe *vietare* « interdire » sans risque puisque la sémantèse de ce substantif ne s'attache pas à la personne.

3.1.3. *tiepido* / *tepido*

La concurrence des deux formes du même substantif *tepido* et *tiepido* « tiède » dont la diphtongue sépare le radical de la désinence adjectivale, nous montre que l'italien développe l'usage des diphtongues. En effet, la forme *tepido* appartient au registre littéraire, plus conservateur [31], tout comme la forme *frigido* avec le sens « froid ». Dans le langage courant elle est remplacée – pour le sens « froid » – par la forme *freddo*, et la forme *frigido* prend un sens spécialisé « frigide ». Bien qu'il y ait eu un parallélisme des formes latines *calidus*, *frigidus* et *tepidus*, les adjectifs correspondants en italien, *caldo* et *freddo*, ont éliminé une partie de la désinence que *tiepido* conserve. Mais la séparation entre celle-ci et le radical est soulignée par une diphtongue, marqueur qui, à la différence d'une gémisée, rejette plus qu'il ne rassemble.

3.1.4. *lievitare* et *vuotare* / *levare* et *vacare*

Pour comprendre l'emploi de ces diphtongues, il nous faut rappeler que certains substantifs italiens sont formés à partir de verbes transformés avec la désinence -*ito*, -*ita* [32]. Cette désinence permet de donner à une variation de sens, une forme à la fois proche et différenciée de celle du participe passé (*crescere* « grandir » / *cresciuta* « grandie » / *crescita* « croissance », *lasciare* « lâcher, laisser, quitter » / *lasciato* « lâché,... » / *lascito* « legs »). C'est aussi le cas de *lievito*

« levure » [33]. Cependant, dans *lievito*, une diphtongue souligne la séparation entre le radical et la désinence. Ainsi, à côté de *levare* « lever », l'italien a deux autres verbes dérivés : *levitare* « léviter, s'élever dans les airs » et *lievitare* « lever (pour la pâte), monter ». *Levitare* est une variation de sens de *levare*, mais *lievitare* est une spécialisation de *levare* à un seul agent (la pâte). C'est cette nuance que marque la diphtongue. La même explication est valable pour *vuoto* « vide » bien que dans ce mot une partie de la désinence (-it-) ait été éliminée [34]. L'italien possède deux verbes issus de l'ancienne forme latine *vocare* « être vide » : *vacare* « être vacant » et *vuotare* « vider », le premier a un sens passif, le second actif.

3.1.5. *decina* / *diecina* / *dieci*

Cet exemple est l'illustration d'un abus de la diphtongaison selon M. et P. Antonetti [35]. Mais selon A. Rocchetti, cette diphtongue protège le radical :

Ainsi, à côté de *dieci* « dix », existe la forme *diecina* régulièrement employée au lieu de *decina*. On y retrouve le radical *diec-* pourvu de sa diphtongue et suivi du suffixe inaccentué *-in-* marquant les dizaines (cf. *ventina*, *trentina*, *quarantina*, etc.), lui-même suivi de la voyelle morphologique. Il faut également constater que *ventina*, *trentina*, *quarantina*...*settantina*, *ottantina*, etc. possèdent tous un groupe *-nt-* qui précède le suffixe et assure une bonne séparation de celui-ci avec le radical. Or, dans *diecina*, cette même fonction est assumée justement, en l'absence du groupe *-nt-*, par la diphtongaison *-ie-* [36].

Il faut cependant remarquer que les deux formes *decina* et *diecina* sont en concurrence. Selon nous, cela est dû à la présence d'une consonne complexe – l'affriquée [tʃ] – à l'endroit où les autres noms de dizaines ont le groupe *-nt-*. Les locuteurs qui emploient la forme *diecina* ne font pas la même évaluation.

L'italien utilise tout en nuance la diphtongaison, phénomène qu'il continue de développer (la survivance de la forme *tepidido* dans le langage littéraire prouve que la forme *tiepidido* ne doit pas être très ancienne). En espagnol aussi, la diphtongaison est un phénomène épanoui, « le remplacement de toute voyelle ouverte accentuée par une diphtongue [...] n'a été total en espagnol » [37]. Or, sur l'axe de l'acte de langage, l'italien et l'espagnol ont une saisie lexicale tardive. Le français, au contraire, a une saisie lexicale précoce, ce qui n'est pas sans conséquence pour la diphtongaison.

3.2. La régression des diphtongues en français

Nous pensons avoir montré à l'aide des exemples italiens que le rôle de la diphtongue est, à quelques nuances près, le même que celui d'une gémignée: séparer les constituants du mot. La dépendance de cette fonction à la nature constitutive du mot a pour résultat la disparition progressive aussi bien des gémignées que des diphtongues, au fur et à mesure que la saisie lexicale se rapproche de la saisie radicale. Ainsi depuis la fin du XVIII^{ème} siècle, toutes les diphtongues françaises – croissantes et décroissantes – se sont réduites (eu > ə ou Ø ; ou > u ; oi > wa ; ie > je). Les dernières et peu nombreuses diphtongues restantes sont [wa] et [je] (*joie* [ʒwa], *pie* [pje]) ainsi notées car la conscience générale des locuteurs français y voit une consonne suivie d'une voyelle. Le fait de nommer -w- et -j- des « semi-consonnes », ne change rien à l'irréversible disparition des diphtongues, mais note la faible capacité de fermeture de ces nouvelles consonnes (caractéristique qu'elles partagent, entre autres phonèmes, avec le [l]).

3.3. Les diphtongues décroissantes

L'italien a développé deux outils séparateurs: la gémignée ([tatta]) et la diphtongue ([tie]). Mais cette langue évite l'utilisation de la diphtongue décroissante à l'intérieur du mot [38] car un groupe comme [ai] doublerait l'outil déjà existant qu'est la gémignée ([taita] / [tatta]).

Parallèlement, l'italien évite la multiplication des groupes consonantiques qui concurrenceraient la diphtongue croissante. Nous avons déjà souligné que l'italien qui emploie la structure syllabique pour séparer les constituants de ses mots, joue en finesse et en nuance, et pour ce faire protège la régularité de la structure syllabique. Les moindres bouleversements étant considérés comme porteurs d'information.

L'italien, a progressivement éliminé toutes les diphtongues décroissantes à l'intérieur du mot, et, dans le même temps, il les a utilisées à la fin du mot :

[...] Les diphtongues décroissantes ne sont pas, en italien, des diphtongues spontanées [...] Aussi les diphtongues décroissantes sont-elles ressenties comme composées de deux éléments vocaliques n'appartenant pas à la même catégorie: alors qu'elles ne sont pas à leur place à l'intérieur du mot, elles sont au contraire recherchées quand il s'agit de signaler qu'un élément morphologique est venu s'ajouter au radical. On remarque en effet que, dans plusieurs cas, ce radical s'oppose, sous sa forme nue, à la forme en -i: *tuo/tuoi*, *suo/suoi*, *ma/mai*, *ama/amai*, etc. [39]

Ainsi la diphtongue décroissante serait assimilable à deux syllabes consécutives. Ce qui expliquerait la présence de nombreuses diphtongues décroissantes en indoeuropéen [40]. Diphtongues qui furent simplifiées en latin à l'époque républicaine (*ei* > *ī* à Rome et *ē* à Preneste ; ou > *ū* à Rome et *ō* à Preneste) [41], simplification qui s'observe sur tout le domaine indoeuropéen [42]. Cette évolution précède en toute logique l'apparition des géminées et des diphtongues croissantes. En rétablissant la stabilité et la régularité de la structure syllabique, cette simplification prépare l'arrivée des nouveaux outils séparateurs. En roman commun, il ne reste plus comme diphtongues décroissantes que [*ai*] (> *ae*) et [*au*] dont les composants sont les plus différents et, de ce fait, ceux qui sont le plus facilement identifiés à deux syllabes consécutives, ceux qui risquent le moins de se confondre avec les diphtongues croissantes.

Conclusion

Dans les langues romanes, la fluctuation des diphtongues, comme celle des géminées, est liée à l'évolution de la construction du mot. Les diphtongues et les géminées représentent matériellement une séparation. Ce qui implique un rapport de cause à effet entre leur nature et leur fonction.

Du latin à l'italien, la quantité vocalique disparaît en tant que critère phonologique mais réapparaît comme indice de la présence d'un accent d'intensité. La durée n'est pas éliminée du système de la langue mais elle quitte le système vocalique fondateur – et la sémantèse première qui lui est attachée – pour servir à la gestion prosodique du message. C'est un bouleversement important dans les compétences linguistiques des locuteurs. Le locuteur latin était capable de gérer la durée de chaque élément au sein de la syllabe. Le locuteur italien a conservé une conscience fine du poids de chaque élément (consonantique ou vocalique) qui intervient dans la syllabe, puisqu'il gère des affriquées, des géminées et des diphtongues. Mais contrairement au locuteur latin, pour contrôler la durée vocalique, il doit associer deux voyelles différentes pour former une diphtongue. Le locuteur latin avait un contrôle de la quantité vocalique si affûté qu'il distinguait une brève d'une longue sans changer d'aperture ni d'articulation [4].

La disparition de la quantité vocalique latine préfigure l'élimination des affriquées, des géminées et des diphtongues, du système phonologique français. Il est à noter qu'en français, ces changements phonologiques coïncident avec un mouvement de déflexité plus avancé qu'en italien qui aboutit à l'antéposition de l'information de personne dans un pronom sujet, et à l'antéposition dans des déterminants, des informations de genre et de nombre. Ainsi, en prenant du recul historiquement et en observant la longue évolution des morphologies et des systèmes

phonologiques latins, italiens et français, nous constatons que les systèmes de ces langues se positionnent sur un mouvement dynamique d'abandon de la quantité vocalique puis de la durée consonantique et de la régularité syllabique, et parallèlement, de renoncement à la flexion au profit du développement de particules antéposées. Sur ce mouvement évolutif conjoint, le système italien a une position intermédiaire, le système français occupe une position plus avancée. Il est en effet remarquable que le locuteur français n'a plus à sa disposition ni affriquée, géminée, ni diphtongue, qu'il a un accent d'intensité si régulier qu'il a peu conscience de sa gestion prosodique, et par conséquent, de la durée vocalique qui l'accompagne.

Afin de compléter notre triptyque sur les outils phonologiques complexes de l'italien, après l'étude des géminées et des diphtongues, nous proposerons, dans un prochain numéro de la revue, un article consacré aux affriquées italiennes.

Notes et références bibliographiques

- [1] S. Saffi, V. Culoma-Sauva, « La fonction démarcative des géminées du latin à l'italien » in *Studii de Știință și Cultură*, Univ. d'Arad, 2013/ 1, pp. 21-35.
- [2] F. Schürr a tenté de démontrer que « la diphtongaison conditionnée [était] la seule générale à la Romania, [qu'elle était] la véritable diphtongaison romane ». (« La diphtongaison romane » in *Revue des langues romanes*, 1956, XX, pp. 107-144, 161-248). Mais, nous ne nous attarderons pas sur ce travail qui a été maintes fois controversé. Pour les critiques, nous renvoyons à G. Straka, *Les sons et les mots*, Paris, Klincksieck, 1979, pp. 189-191; G. Straka, « Observations sur la chronologie et les dates de quelques modifications phonétiques en roman et en français pré-littéraire » in *Revue des langues romanes*, 1953, LXXXI, pp. 247 et sv. ; W. Von Wartburg, *La fragmentation linguistique de la Romania*, Paris, Klincksieck, 1967, pp. 124 et sv. ; A. Rocchetti, *Sens et forme en linguistique italienne : étude de psychosystématique dans la perspective romane*, thèse de Doctorat d'État, Sorbonne-Nouvelle Paris 3, 1980, pp. 404-407.
- [3] G. Genot, *Manuel de linguistique de l'italien, approche diachronique*, Paris, Ellipses, 1998, p. 28.
- [4] S. Saffi, « Evolution du système vocalique et des représentations spatiales du latin aux langues romanes : hypothèse d'un espace buccal référent spatial » in *Studii de Știință și Cultură*, Univ. d'Arad, 2011/4, pp. 25-35.
- [5] P. Fouché, *Phonétique historique du français*, Paris, Klincksieck, 1969, vol. I, pp. 35 et sv., vol. II, p. 218.
- [6] *Ibid.*, p. 223.
- [7] G. Straka, *Les sons et les mots*, Cit., p. 185.
- [8] G. Straka, *Ibid.*; et « Notes de phonétique générale et française » in *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, tome 32, 1953/54, chapitre 29.
- [9] P. Grammont, *Traité de phonétique*, Paris, Delegrave, 1993, fig. 88, 90, 107, 110, 112, 155 etc.
- [10] G. Straka, *Les sons et les mots*, Cit., p. 233.
- [11] *Ibid.*, p. 198.
- [12] A. Rocchetti, *Op. Cit.*, p. 402.
- [13] G. Guillaume, *Principes de linguistique théorique*, Paris/Québec, Klincksieck/PU Laval, 1973, p. 58.
- [14] M. Rossi, P. Antonetti, *Précis de phonétique italienne. Synchronie et diachronie*, Aix en Provence, La Pensée Universitaire, 1970, pp. 204-205.
- [15] *Ibid.*
- [16] A. Rocchetti, *Op. Cit.*, p. 409.
- [17] *Ibid.*, pp. 402-403, 463-464.
- [18] P. Fouché, *Op. Cit.*, p. 225.
- [19] A. Rocchetti, *Op. Cit.*, p. 465
- [20] *Ibid.*, p. 472.

- [21] A. Lombard et C. Gadei, *Dictionnaire morphologique de la langue roumaine*, Bucarest, Ed. academieii R. S. Romania, 1981, p. I 13.
- [22] S. Saffi, *La personne et son espace en italien*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010, §3.
- [23] S. Saffi, *La personne et son espace en italien*, *Op. Cit.*, § 3 et 4 ; S. Saffi, « Le genre des noms de titres et de métiers en français et en italien » in *Studii de Știință și Cultură*, Univ. d'Arad, 2011/1, pp. 35-46 ; S. Saffi, « Le concezioni della persona e dello spazio in latino, italiano e francese » in *Studii de Știință și Cultură*, Univ. d'Arad, 2011/2, pp. 63-80.
- [24] Opinion que les signataires de l'article ne partagent évidemment pas, d'où l'emploi du conditionnel.
- [25] F. De Saussure, *Cours de linguistique générale*, éd. critique par T. De Mauro, Paris, Payot, 1979, p. 92.
- [26] Cf. I. Klajn, « I nessi consonantici nell'italiana » in *Lingua nostra*, Firenze, 1967, vol. 28, p. 74 ; G. Bonfante, M. L. Porzio Gernia, *Cenni di fonetica e di fonematica*, Torino, Grappichelli, 1964, p. 76.
- [27] Avec la tension verbale, l'intérêt du message est dirigé vers ce qui peut – ou ce qui va – se passer. Le problème de l'antériorité devient secondaire parce qu'il représente le passé et que l'intérêt se porte sur un futur possible.
- [28] *Esistere / esistiito*. Ce verbe perd au participe passé, non seulement la neutralité par rapport à la division "antériorité/non antériorité" qu'il possédait en filigrane à l'infinitif (le groupe consonantique [st] jouant le même rôle qu'une gémignée), mais il acquiert ouvertement (sous l'accent) une antériorité (désinence -*ito* des verbes en -*ire*). Lorsque disparaît la tension verbale qui neutralise l'antériorité supposée par la sémantèse de ce verbe, la marque indiquant cette antériorité réapparaît. On peut "exister" sans que cette action doive – ou ne doive pas – supposer une antériorité, mais "avoir existé" suppose sans aucun doute un précédent.
- [29] F. Zambaldi, *Vocabulario etimologico italiano*, Città del Castello, S. Lapi, 1913.
- [30] « *veto* < lat. *veto*, io vieto, usato sostantivamente » (F. Zambaldi, *Op. Cit.*)
- [31] Ainsi que le substantif *tepore* « tiédeur » qui est remplacé dans le langage courant par *tiepidità* et *tiepidezza*.
- [32] M. Dardano, *La formazione delle parole nell'italiano di oggi*, Roma, Bulzoni, 1978, p. 50 ; P. Tekavcic, *Grammatica storica dell'italiano*, Bologna, Il Mulino, 1972, vol. III, § 1478, 2 ; E. S. Georges, « Studies in romance nouns extracted from past participles » in *Univ. of California Publications. Linguistics*, n° 63, 1970, p. 14.
- [33] « *lievito*, da una forma **levitum* part. di *levare* » (P. Zambaldi, *Op. Cit.*)
- [34] « *vuoto* < lat. **vocitus* da *vocare*, antica forma di *vacare* » (*Ibid.*)
- [35] M. Rossi, P. Antonetti, *Op. Cit.*, p. 206.
- [36] A. Rocchetti, *Op. Cit.*, p. 480.
- [37] *Ibid.*, p. 465.
- [38] « [...] à l'intérieur du mot, l'italien élimine les diphtongues descendantes, soit en les déplaçant (ex. : *magidam* > **maidà* > *madia*), soit en les supprimant (ex.: *vocitum* > **voito* > *voto* ou *fragilem* > **fraile* > *frale*) » (A. Rocchetti, « Une interférence du sens et de la forme : le cas du -s latin passant à -i en italien et en roumain » in *Chroniques italiennes*, Univ. Sorbonne Nouvelle Paris 3, n°11/12, 1987, p. 224.
- [39] *Ibid.*
- [40] A. Meillet, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1966, p. 248.
- [41] *Ibid.*, p. 98.
- [42] *Ibid.*, p. 248.

Bibliographie (une bibliographie sur les gémignées et les diphtongues a été donnée dans l'article cité en [1])